

L'HOLOCAUSTE COMME CULTURE

Il y a trois ans, en 1989, alors que j'étais à Vienne pour la première fois de ma vie, je me suis retrouvé sur l'une des places pittoresques de la vieille ville. Un escalier descendait vers le Danube, d'étroites ruelles pavées serpentaient entre les boutiques anciennes et les porches des maisons. Un seul fait inhabituel troublait la sérénité de ce tableau : au coin de l'une des venelles pentues, des policiers coiffés d'un béret basque et armés d'une mitraillette montaient la garde. J'ai appris qu'à cet endroit se trouvaient le siège de la communauté juive et, juste à côté, la synagogue. J'allais encore à l'école la dernière fois que j'avais assisté à un office religieux juif, il y a une bonne cinquantaine d'années, et j'ai eu envie d'entrer. Mais, à la porte de la synagogue, on me barre la route. Deux jeunes hommes imposants avec une calotte brodée sur la tête me demandent quelles sont mes intentions. Pas facile d'entrer en ce lieu. Un attentat avait été commis quelques années auparavant. D'où les policiers. Ils veulent donc savoir qui je suis et pourquoi je veux entrer. Je leur réponds que je suis un écrivain hongrois qui a quelque peu effleuré la question juive dans son œuvre. Ils me demandent si je peux le prouver. Non, je ne pouvais pas le prouver.

Et je suis là devant vous, mesdames et messieurs, tout aussi incongru, étranger et confus que je l'étais devant la synagogue de Vienne. Je m'adresse à un auditoire qui ne connaît sans doute pas mon œuvre. Il faudrait que je commence par donner quelques explications, justifier ma compétence, prouver que je possède le privilège plus que douteux de parler en public d'une existence marquée par l'Holocauste ainsi que de Jean Améry. Sauf que je ne déplore nullement cette incongruité. Qui plus est, j'y vois une possibilité d'expression désormais de plus en plus restreinte, un symbole de la situation incohérente, provisoire et confuse dans laquelle le survivant – y compris Améry – est obligé d'exister pour que cette existence se présente comme un destin et se manifeste – que ce soit à travers un geste tragique, comme dans son cas, ou sous une autre forme. Comme toute subculture, l'Holocauste a ses saints ; et, si la mémoire reste vivace, ce ne sera pas grâce aux discours officiels, mais grâce au témoignage de vies exemplaires.

Je viens de tracer les grandes lignes de ce dont je voudrais vous parler. Depuis le premier instant, alors qu'il ne s'était pas encore révélé au monde entier mais qu'il se déroulait jour après jour, dans l'anonymat de profondeurs innommables comme un secret partagé par les seuls participants, victimes et bourreaux, depuis ce premier instant, une terrible angoisse était liée à l'Holocauste : l'angoisse de l'oubli. Cette angoisse persiste par-delà les horreurs, les vies et les morts individuelles, la soif de justice, *Par-delà le crime et le châtement*¹, pour citer le titre du livre d'Améry dont nous parlons aujourd'hui ; dès le début, cette angoisse est empreinte d'un sentiment métaphysique caractéristique des

1. Trad. Françoise Wuilmar, Actes Sud, 1995.

religions, du sentiment religieux. Et il semble effectivement que ce soit une expression biblique qui convienne le mieux : "Le sang de ton frère crie vers moi de la terre." En disant que l'Holocauste est une subculture, c'est-à-dire une communauté spirituelle et sentimentale reliée par un esprit culturel, je suis parti de cette passion opposée à l'oubli, de cette exigence qui s'accroît plutôt qu'elle ne diminue avec le temps ; or la reconnaissance, voire l'acceptation et l'intégration de cette exigence par la culture au sens large dépendent de la mesure dans laquelle cette exigence paraît fondée.

Sans qu'on y prenne garde, les mots nous ont entraînés dans un contexte particulier. Nous avons dit : subculture, puis nous avons placé celle-ci dans la conscience universelle, plus précisément dans la culture européenne et américaine à laquelle, en définitive, nous tous qui parlons aujourd'hui d'Améry, nous appartenons. Mais qu'a de commun avec tout cela l'exilé solitaire, l'étranger, le stigmatisé dans lequel l'héritage de tout être humain, la "confiance au monde" (*Weltvertrauen*), a été tué à coups de nerf de bœuf ? Dans le premier chapitre de son livre intitulé "Aux frontières de l'esprit", Améry en découd radicalement avec l'esprit et les incarnations du phénomène culturel, "l'intellectuel" et "l'homme d'esprit". "La question qui s'impose, écrit-il, réduite à sa plus simple expression, est la suivante : la culture et la disposition fondamentalement intellectuelle ont-elles servi le détenu dans les moments cruciaux ? L'ont-elles aidé à sortir de l'enfer ?" La réponse d'Améry est radicale : non. Entre autres parce qu'"à Auschwitz l'individu isolé était forcé de céder jusqu'au dernier des SS toute sa culture allemande, y compris Dürer et Reger, Gryphius et Trakl". En tout cas, la situation de l'intelligentsia était plus difficile

à cause de son éducation, dit Améry, et la tentation la plus grave à laquelle l'intelligentsia a pu être soumise par ses connaissances historiques et sa culture était celle du reniement de soi : et si l'ennemi avait raison ? Or le pouvoir des SS se dressait devant le détenu d'Auschwitz d'une manière si "monstrueuse", si "indescriptible" que celui-ci finissait par y voir une logique "rationnelle".

Mes chers auditeurs, ce sont là des pensées inévitables. Tout détenu d'Auschwitz qui ne pouvait pas s'accrocher à une conviction religieuse, raciale ou politique, qui n'avait pas de croyance, de nation ou de mission, mais seulement son destin, sa seule existence, bref, tous les intellectuels solitaires se posaient ces questions. Chacun d'entre eux dressait en lui-même un réquisitoire contre la culture. Hegel s'est trompé lourdement en affirmant que l'esprit est universel ; de même, la culture n'est pas non plus universelle. La culture, c'est la conscience privilégiée, une conscience qui objective ; or le droit à l'objectivation est une propriété de la conscience privilégiée. D'où la terrible angoisse de voir la culture rejeter le savoir relatif à l'Holocauste, à Auschwitz. "Tu te rappelles comme j'aimais Platon ? Aujourd'hui, je sais qu'il mentait¹, écrit dans l'un de ses inoubliables récits un autre prisonnier d'Auschwitz, le Polonais catholique Tadeusz Borowski. Car le monde terrestre ne reflète pas un idéal, mais le travail pénible, sanglant, de l'homme. [...] Qu'est-ce que le monde saura de nous si les Allemands l'emportent ? poursuit-il. Ils assassineront nos familles, les malades, les vieillards. Ils assassineront tous nos enfants.

1. *Le Monde de pierre*, trad. Laurence Dyèvre, Christian Bourgois, 1992, p. 202.

Et personne ne saura rien de nous. Les poètes, les avocats, les philosophes, les prêtres couvriront nos voix. Ils créeront le Beau, le Bien et le Vrai. Ils créeront une religion." On entend la même résonance vingt ans plus tard dans les paroles d'Améry : "Tous les signes avant-coureurs reconnaissables indiquent que le temps naturel refusera la revendication morale de notre ressentiment et finira par l'éteindre. [...] Et nous serons laissés pour compte, nous les incorrigibles, les irréconciliables, les ennemis de l'histoire, les réactionnaires dans l'acception exacte du terme, nous les victimes, et de la panne générale de l'entreprise on retiendra finalement qu'après tout beaucoup de nous ont survécu¹."

Je répète que ce sont là des pensées inévitables. Rien ne serait plus injustifié que de s'y opposer, de les discuter ou de les juger. Il faut juger la situation qui nous oblige à concevoir ces pensées et à mener ces réflexions. Et alors nous établirons que ces réflexions sont non seulement inévitables, mais encore parfaitement fondées et légitimes. Par ailleurs, il ne peut échapper à notre attention que ces réflexions et la forme de leur expression sont en fin de compte des manifestations culturelles, et même des produits culturels. Améry s'adresse à l'esprit nié. Il était trop spirituel pour essayer de dissimuler ce paradoxe. Rien que le titre du livre dont nous parlons aujourd'hui, *Par-delà le crime et le châtement*, renvoie à la fois à Nietzsche et à Dostoïevski. Il a intitulé un autre de ses livres *Unmeisterliche Wanderjahre*, en convoquant à la barre Goethe lui-même par cette allusion à *Wilhelm Meisters Wanderjahre*, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. Sa langue est ce que l'allemand

1. J. Améry, *op. cit.*, p. 135-137.

littéraire fait de mieux et son style a été acéré par l'essai français. L'esprit ne lui est pas venu en aide à Auschwitz, mais après Auschwitz il a appelé l'esprit à la rescousse pour formuler ses reproches contre lui. Il n'a pas trouvé d'issue pour sortir de la culture, il est passé de la culture à Auschwitz, puis d'Auschwitz à la culture comme s'il passait d'un camp à un autre et que la langue et l'esprit de cette culture l'encerclaient comme les barbelés d'Auschwitz. Il avait survécu à Auschwitz et s'il voulait survivre à sa survie, s'il voulait lui donner un sens ou, disons, plutôt un contenu, il ne voyait pas d'autre possibilité, étant écrivain, que de le faire à travers le témoignage, l'analyse, l'objectivation de son être, c'est-à-dire la culture. "Comme un chien ! dit-il ; c'était comme si la honte devait lui survivre¹." Mais, puisqu'il voulait qu'elle lui survive, il lui fallait penser sa honte et couler dans une forme durable ce qu'il avait pensé, c'est-à-dire devenir un bon écrivain.

On peut pousser ce paradoxe à l'infini. Pour défier le temps qui passe, le temps amoral, il devait consacrer sa vie à l'écriture – jusqu'au moment où il se l'est ôtée. Quant à savoir si son suicide fait encore partie de son œuvre, c'est une autre question que nous n'effleurerons qu'incidemment et timidement. "Le croyant trouve sa victoire dans la défaite", dit Kierkegaard. Le sous-titre du livre d'Améry est encore plus éloquent : *Bewältigungsversuche eines Überwältigten*, traduit par *Essai pour surmonter l'insurmontable*. Mais comment un écrivain peut-il le surmonter ? En prenant le pouvoir ? En un certain sens, c'est ce qu'il fait. On a dit que le droit d'objectivation est

1. F. Kafka, *Le Procès*, trad. Axel Nesme, Le Livre de poche, "La Pochothèque", 2000, p. 953.

un droit privilégié, un pouvoir, en quelque sorte. L'homme stigmatisé, condamné à mort, écrasé par ce pouvoir, reprend ce droit à l'objectivation. Cette pensée secrète se trouve peut-être au fond du célèbre chapitre intitulé "Ressentiments". Dans le roman d'un autre survivant d'Auschwitz, on peut lire ce qui suit : "[...] je ne trouve qu'une seule explication à ma passion entêtée : j'ai peut-être commencé à écrire parce que je voulais prendre ma revanche sur le monde. Pour prendre ma revanche et obtenir de lui ce dont il m'a exclu. Mes glandes surrénales, que j'ai rapportées intactes d'Auschwitz, produisent peut-être trop d'adrénaline. Et pourquoi pas ? En fin de compte, l'imagination possède une force qui peut inhiber l'agressivité en un instant et produire un équilibre, une paix provisoire. C'est peut-être ce que je voulais, oui : rien qu'en imagination, certes, et avec des moyens littéraires, prendre en mon pouvoir la réalité qui, d'une manière très réelle, me tient en son pouvoir ; changer en sujet mon éternelle objectivité, être celui qui nomme et non celui qui est nommé." Il se trouve que je suis ce survivant d'Auschwitz et, quand j'écrivais ces lignes dans mon roman *Le Refus*¹, je ne connaissais même pas le nom de Jean Améry.

Dans le chapitre intitulé "La torture", Améry s'élève contre la notion de "totalitarisme" qui englobe toute dictature exercée par un parti, notamment par les dictatures nazie et stalinienne, contre l'idée que le bourreau n'était pas Hitler, mais une sorte de notion "vague", le "totalitarisme". En prenant soin de ne pas donner à mes réflexions un tour politique, permettez-moi de souligner que je comprends parfaitement cette distinction. L'homme

1. Actes Sud, 2001.

torturé qui assume son destin avec le poids de sa personnalité et les conséquences qui en découlent n'est pas enclin à composer avec une idée abstraite. Où serait sa liberté ? son destin ? sa personnalité ? Et d'autre part : avec qui réglerait-il ses comptes, envers qui éprouverait-il et contre qui exercerait-il son "ressentiment" si tout était aussi compréhensible, simple et impersonnel que la notion abstraite de totalitarisme ? Améry s'est retrouvé face à des hommes, des "hommes ennemis" (*Gegenmenschen*), ce n'est pas le totalitarisme qui l'a battu à coups de nerf de bœuf et l'a pendu à une chaîne par ses poignets menottés, mais le lieutenant Praust qui parlait le dialecte berlinois. Ceci dit, quelle que soit la manière dont on l'a défini et dont il s'est défini lui-même, il reste avant tout un écrivain et un penseur allemand, et à ses yeux le scandale était avant tout le nazisme, et après seulement le bolchevisme. Et c'est normal, aucun homme sérieux ne peut mettre un signe d'égalité entre ces deux phénomènes. "Je suis convaincu que pour le Troisième Reich la torture n'était pas un accident : elle en était l'essence même", écrit Améry. Notons cependant que la torture n'était pas non plus un élément accidentel de la dictature d'Etat de la faucille et du marteau, mais son essence. En règle générale, la torture est un monopole d'Etat, c'est l'essence de toute dictature qui exerce un pouvoir absolu. D'ailleurs Améry le reconnaît aussi. Mais, pour certaines questions, on dirait qu'il s'entête un peu. Il est capable, par exemple, de parler de l'antisémitisme comme s'il s'agissait du même préjugé qu'à l'époque de nos grands-parents. Alors que c'est justement ce qu'ont essayé de faire accroire aux gens les nazis et tous ceux qui partagent encore leurs idées en Europe de l'Est ou de l'Ouest et partout ailleurs. Mais notre

devoir à nous est de pointer la différence. L'antisémitisme du XIX^e siècle ne pouvait ou ne voulait pas imaginer la solution finale. Auschwitz ne s'explique pas par la conception vulgaire, archaïque, j'allais dire classique, de l'antisémitisme – voilà ce que nous devons comprendre précisément. Il n'y a là aucun lien organique. Notre époque n'est pas celle de l'antisémitisme, mais celle d'Auschwitz. L'antisémite de notre époque ne se défie pas des juifs, il veut Auschwitz. Au procès de Jérusalem, Eichmann affirmait n'avoir jamais été antisémite et, bien que la salle ait alors éclaté de rire, je ne trouve pas impossible qu'il ait dit vrai. En définitive, pour assassiner des millions de juifs, l'Etat totalitaire avait plus besoin de bons organisateurs que d'antisémites. Nous devons nous dire clairement qu'aucun totalitarisme de parti ou d'Etat n'est possible sans discrimination, or la forme totalitaire de la discrimination est nécessairement le massacre, la tuerie de masse.

J'avais besoin de faire ce détour pour revenir à ce qu'Améry a nommé avec une précision douloureuse un "accident". Nul n'a pu ressentir à ce point le caractère accidentel de sa propre existence que "l'homme terrassé" par sa qualité de juif qui, dans le socialisme, a essayé de mener à bien ses "tentatives de surmonter l'insurmontable". La dictature du prolétariat n'aimait pas qu'on parle de l'Holocauste ; elle a donc imposé le silence à pratiquement toutes les voix qui s'élevaient à ce propos ou bien elle les faisait entrer dans les schémas, des euphémismes conformistes. Celui qui s'avisait de penser qu'aux yeux d'un homme qui a vécu le traumatisme de la culture éthique de l'Europe, Auschwitz était l'événement le plus important depuis la croix – et qui voulait aborder

ces questions avec le sérieux qui convient : eh bien, celui-là devait s'attendre à être condamné à la solitude complète et à l'isolement, s'attendre à ce que le tirage de ses livres, si toutefois ils paraissent, soit minime, tandis que lui-même serait exilé aux marges de la vie littéraire et intellectuelle ; s'attendre à ce que le silence d'une critique partielle l'enferme dans un véritable cachot ; et que son œuvre soit condamnée à mort, comme lui-même l'a été autrefois.

Dernièrement, je me dis souvent que l'Holocauste a frappé ses victimes non seulement dans les camps de concentration, mais encore des dizaines d'années plus tard. Comme si la libération des camps n'avait fait que reporter un verdict que les condamnés ont fini par exécuter eux-mêmes : Paul Celan, Tadeusz Borowski, Jean Améry se sont suicidés, et même Primo Levi, malgré sa polémique avec le radicalisme existentiel catégorique d'Améry. Quand je compare ces destins emblématiques au mien, je ne peux que penser ce que j'ai écrit dans mon livre intitulé *Journal de galère* : durant les dernières décennies, la "société" qui m'a aidé à survivre est celle qui, après Auschwitz, sous la forme de ce qu'on appelle le "stalinisme" a prouvé qu'il ne pouvait être question de liberté, de délivrance, de grande catharsis, etc., c'est-à-dire de tout ce dont les intellectuels, les penseurs et les philosophes de régions plus chanceuses du monde ne se contentaient pas de parler mais auxquelles ils croyaient manifestement ; une société qui a assuré la continuation de ma vie de prisonnier, excluant ainsi toute possibilité d'erreur. C'est sans doute la raison pour laquelle je n'ai pas été atteint par la vague de déception qui, dans les pays libres, avait touché les pieds des hommes au vécu similaire, et qui – ils ont eu beau presser le

pas pour échapper à la marée – leur est graduellement montée jusqu'au cou. Non seulement moi, j'étais prisonnier, la nation dans laquelle je vivais l'était aussi, de sorte que je n'avais pas de problèmes d'identité. A présent que les murs de la prison sont tombés, dans le vacarme qui s'élève des ruines retentit à nouveau le hurlement rauque de l'antisémitisme d'après Auschwitz, c'est-à-dire celui qui approuve Auschwitz. A l'instar du héros de *L'Etranger* de Camus, je salue ces hurlements de haine comme des voix fraternelles. Je n'ai pas peur, l'Holocauste a tué en moi la peur des antisémites. Qu'ai-je en commun avec eux ? L'antisémitisme programmatique d'après Auschwitz est aujourd'hui une affaire privée qui peut certes toujours m'anéantir, mais ce ne serait qu'un pur anachronisme, une erreur dans laquelle l'esprit universel n'est plus présent, comme dirait Hegel. Ce serait donc un provincialisme et un manque de culture, ce serait "entièrement l'affaire des antisémites, leur honte ou leur maladie", comme dit Améry. En revanche, cela me rappellerait ma vraie situation, au cas où l'illusion fugace de la liberté retrouvée me la ferait oublier durant un bref instant.

En soi, cette situation ne mérite pas trop d'attention. C'est la situation d'un survivant qui a essayé de survivre à sa survie, plus encore, de la penser ; qui, appartenant à la dernière génération des survivants, est conscient de ce que la disparition de sa génération sera aussi celle de la mémoire vive de l'Holocauste. Sa présence est un accident, un pur hasard qui nécessite une justification incessante, bien qu'elle soit en réalité injustifiable. Mais cette situation ne rappelle-t-elle pas un peu la situation générale et cosmique de l'homme, ainsi que nous la présentent habituellement les interprétations

de la philosophie et de l'anthropologie modernes ? Quand il analyse son aliénation, sa perte de "confiance dans le monde" et son exil existentiel, Améry, à mon avis, dépasse le cadre de son livre au sens strict et parle tout simplement de la condition humaine. Le survivant n'est que l'incarnation extrêmement tragique de la condition humaine de l'époque, celui qui a vécu et subi la culmination de cette condition, c'est-à-dire Auschwitz qui se dresse derrière nous à l'horizon comme la vision monstrueuse d'un esprit dérangé, et, à mesure qu'on s'en éloigne, ses contours non seulement ne s'estompent pas, mais semblent paradoxalement grandir et s'élargir. Il est désormais clair que la survie n'est pas le problème personnel des rescapés. L'ombre profonde de l'Holocauste recouvre toute la civilisation dans laquelle il a eu lieu et qui doit continuer à vivre avec le poids de cet événement et de ses conséquences.

Vous direz que j'exagère, puisque vous-mêmes n'êtes pratiquement plus confrontés aux traces de ces conséquences et qu'il y a belle lurette que le monde parle d'autre chose. Mais ce n'est que la surface, l'apparence. Les questions sont importantes si elles sont vitales. Et à la question de savoir si l'Holocauste est une question vitale pour la civilisation européenne, pour la conscience européenne, il faut répondre oui, parce qu'une civilisation doit réfléchir à ce qui a été fait dans son cadre – sinon, elle deviendra à son tour une civilisation accidentelle, un protozoaire infirme qui dérive, impuissant, vers le néant. Autrement, elle ne pourra éviter de porter un jugement. Mais que dis-je ? Elle semble déjà l'avoir fait. La crainte d'Améry et de Borowski que les assassins finissent par avoir raison était apparemment infondée : l'anéantissement, le génocide exercé par un

Etat n'ont toujours pas de culture, mais seulement une pratique ; or cette pratique est injustifiable et, si un jour elle devenait quand même une morale justifiable, cela signifierait la fin de la vie, tout le monde en convient. Quantité d'études sociologiques et historiques ont essayé de "traiter" le phénomène de l'Holocauste. Cela a donné naissance aux interprétations les plus diverses, depuis la banalité du meurtre jusqu'à la démonologie, et j'ai même lu sous la plume d'une philosophe que l'Holocauste n'avait pas sa place dans l'histoire – comme si l'histoire était une commode où la taille des tiroirs décide de ce qui y entre ou non. Mais, d'un certain point de vue, notre philosophe a peut-être raison : en effet, l'Holocauste n'est pas – par son essence même – un événement historique, de même que le fait que Dieu a remis à Moïse des tables de pierre gravées n'est pas un événement historique.

Je ne sais pas si ce dont je parle se dessine. Pourtant, je parle depuis le début d'une seule question, qu'il n'est manifestement pas courant, voire convenable, de poser ouvertement, bien qu'elle doive trouver une réponse de la même manière laborieuse et mystérieuse que les grandes questions éthiques. Et c'est la suivante : l'Holocauste peut-il créer des valeurs ? A mon avis, cette question marque l'aboutissement d'un processus de plusieurs décennies qui doit désormais l'affronter, après l'avoir dans un premier temps étouffée, puis documentée. Mais c'était trop peu, comme je l'ai dit, il faut porter un jugement qui ne peut être qu'un jugement de valeur. Qui n'est pas capable de regarder son passé en face est condamné à le répéter indéfiniment – nous connaissons tous cette phrase de Santayana. Pour être viable, une société doit garder éveillées sa conscience et sa

connaissance de soi, et constamment les renouveler. Et, si elle décide que la danse macabre de l'Holocauste est une partie inaliénable de cette conscience, alors cette décision sera fondée non sur la compassion ou le regret, mais sur un jugement de valeur. L'Holocauste est une valeur, parce qu'à travers des souffrances incommensurables, il nous a menés à une connaissance incommensurable ; et ainsi il recèle un contenu moral incommensurable.

Il se peut que vous qualifiiez tout cela d'utopie et disiez que vous ne voyez aucune trace de tout cela dans la vie réelle. Pis, que vous en voyez juste le contraire, la foule indifférente, les idéologies cyniques, l'oubli, les tueries, le chaos. Mais les événements importants ne se reflètent pas toujours dans la réalité immédiate. Et d'ailleurs je parle d'un processus dont je distingue les contours mais dont je ne peux connaître l'aboutissement. Comme je l'ai dit au début, nous vivons dans le contexte d'une culture ; et dans ce contexte nous ne pouvons voir le corps de Jean Améry que sur le monument sans cesse croissant de l'Holocauste où celle-ci l'a déposé comme une fleur inondée de sang.

Conférence à l'université de Vienne, 1992.

L'INTELLECTUEL SUPERFLU

Je crains que mon exposé ne satisfasse guère aux attentes extrêmement positives que suscite le thème de ce colloque : "Les intellectuels en Europe – l'exemple des Hongrois et des Allemands". On ne peut pas s'attendre à ce que j'analyse la situation et les problèmes actuels de l'intelligentsia à l'aide des connaissances objectives d'un sociologue ou – ce qui vous intéresserait sans doute le plus – que je décortique les sentiments avec lesquels l'intelligentsia hongroise a accueilli la nouvelle de la réunification allemande, ainsi que les espoirs et les craintes que suscitent les conséquences de celle-ci. Je dirai en passant que, selon mes observations, la majeure partie de l'intelligentsia hongroise n'a pas pris la mesure de l'importance et de la signification de cet événement, c'est le moins qu'on puisse dire, pour la simple raison qu'elle était préoccupée d'autre chose, en l'occurrence d'elle-même.

J'ai eu également une autre suggestion concernant le fil conducteur de mon exposé, à savoir : quel rôle l'intelligentsia a-t-elle joué dans la genèse du changement de régime en Hongrie ? Bien que je ne dispose pas de l'apparat scientifique nécessaire à une réponse qui satisfasse à toutes les exigences, il ne me semble nullement irresponsable d'affirmer qu'elle a joué un rôle d'une importance